

au rez-de-chaussée

Marie m'attendait dans le noir au bas des escaliers, elle n'avait pas allumé la lumière, elle n'avait pas refermé la porte d'entrée derrière elle. Elle me prit par la main, et, sentant le contact très doux de sa main contre ma paume, j'éprouvai fugitivement la vérité intime de cette loi physique qui dit que deux corps qui entrent en contact ont tendance à égaliser leur température. Marie, sans un mot, m'entraîna à sa suite au rez-de-chaussée, elle me fit traverser le salon dans l'obscurité et me guida jusqu'à la chambre où j'avais dormi l'été dernier. Elle me fit entrer, elle entra à ma suite, et je compris alors que c'était en quelque sorte en pèlerinage qu'elle me conduisait là, parce que c'était ici, dans cette chambre, que nous avions fait l'amour l'été dernier, dans le grand lit qu'on devinait dans la pénombre au fond de la pièce. Elle avait bien fait de ne pas allumer la lumière, car le contraste aurait été brutal entre ce que la chambre était maintenant et ce qu'elle était à la fin de l'été, lorsque Marie m'avait rejoint au petit matin au terme de la nuit de l'incendie, cette chambre aérée et claire, au parquet en bois, où nous avions fait l'amour dans la pâle lumière de l'aube. A présent, on devinait un entassement de meubles de jardins dans l'obscurité. Nous nous étions avancés dans la chambre, nous nous étions frayés un chemin le long du vieux barbecue, dans le désordre de chaises qui encombraient le passage et empêchait d'accéder au lit, dont le sommier apparaissait nu contre le mur. Et les deux scènes se superposèrent alors dans mon esprit, je me trouvai à la fois dans le présent et dans le passé, dans les derniers jours d'août, quand Marie m'avait rejoint dans cette pièce, et maintenant, debout en face d'elle dans le noir le plus complet, la fenêtre était fermée dans la pièce et obstruée par un volet cloué. Les deux scènes se superposaient avec une adéquation totale, comme un calque exact qui s'ajuste au dessin original au millimètre près. Les lieux étaient les mêmes, les personnages étaient les mêmes, nos sentiments étaient les mêmes, seule la saison avait changé, l'automne s'était substitué à l'été, il faisait froid et humide dans la chambre maintenant et nous portions des manteaux, nous n'avions pas enlevé une seule fois nos manteaux depuis le matin, alors que cet été Marie était nue sous son tee-shirt quand elle m'avait rejoint dans le lit. Et alors seulement, pour la première fois depuis que Marie m'avait appris qu'elle était enceinte, nous nous unîmes enfin, avec d'autant plus de force que cela avait été longtemps retenu, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre dans l'obscurité complète de cette chambre, parmi le désordre de meubles en osier qui nous entouraient, égalisant davantage que nos températures, égalisant nos âmes, unissant nos vies, nous nous embrassions avec fougue, avec confiance, avec amour, avec détresse, je sentais sa fragilité dans mes bras, nous nous serrions éperdument l'un contre l'autre, comme deux mois plus tôt nous nous étreignions dans le lit de cette chambre pour apaiser nos tensions, pour libérer les angoisses qui nous tenaillaient, les dissoudre, les faire disparaître, nous nous passions les mains sur le visage, nous nous consolions, Marie m'avait pris la tête entre les mains, et elle m'embrassait avec une intensité dont elle n'avait jamais fait preuve, elle m'enfonçait sa langue dans la bouche, sa langue douce, passionnée, fervente, abandonnée, d'abord fraîche, et, à mesure, légèrement salée, Marie qui pleurait dans mes bras, elle pleurait en silence, je ne voyais pas son visage dans le noir, je ne le sus pas avec les yeux qu'elle pleurait, je le sus avec la langue, je sentais ses larmes dans ma bouche, j'en éprouvais le goût, les humeurs onctueuses de ses larmes qui inondaient l'intérieur de son palais et s'assimilaient à nos baisers. Ne pleure pas, Marie, lui disais-je à voix basse en lui caressant les cheveux, ne pleure pas, et elle faisait non de la tête, elle me disait qu'elle ne pleurait pas, qu'elle

Mie

était tellement heureuse, et elle pleurait de plus belle, je sentais ses larmes humidifier mes pommettes, ^{mais} m'embrassant toujours, reniflant légèrement, et happant ses larmes avec sa langue, pour les mêler à nos salives unies, sans cesser de m'embrasser, ouvrant à peine la bouche, pour me dire, me murmurer, dans un souffle, dans l'étreinte, dans les baisers eux-mêmes, avec une sorte d'étonnement : « Mais, tu m'aimes, alors. »

25 ju 2011